

## CHAPITRE IV.

### Le gagnant du « Grand prix de l'Arquebuse. »

La ville d'Audenarde était pavoisée et avait un air de fête, par cette claire après-midi du premier dimanche du mois de juin 1521.

Les riches bourgeois, en leurs habits de fête et les gens des petits métiers se portaient en foule vers la grand'route, qui va, le long de la rive droite de l'Escaut, vers Alost.

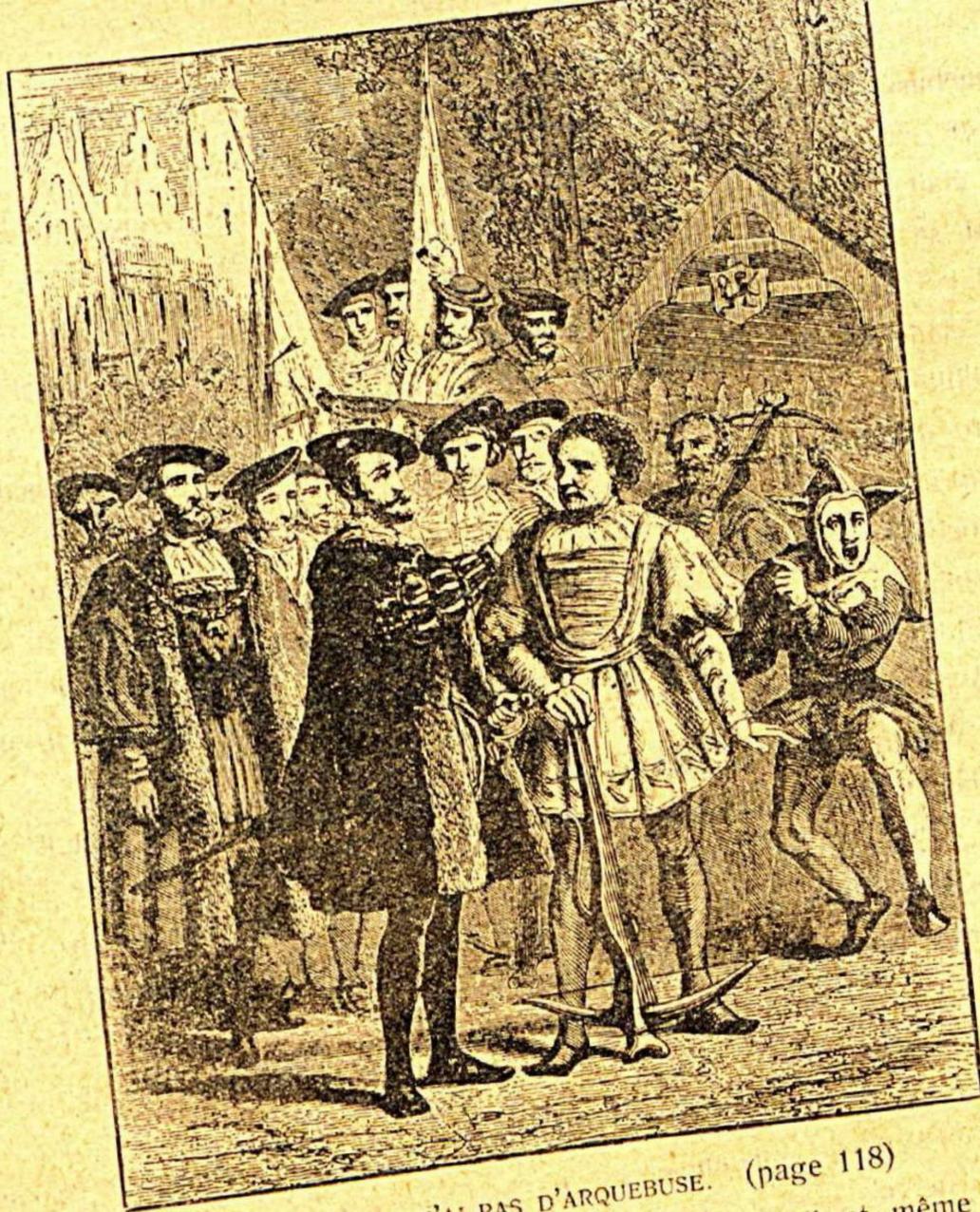
Là, un peu en dehors de la ville, se trouvait l'auberge « A l'Arbalète couronnée ».

A part les habitants d'Audenarde, on voyait y affluer des groupes compactes de villageois des communes environnantes, portant, la plupart, l'arquebuse sur l'épaule. Il en venait de Braine-le-Comte, de Renaix, et même de Courtrai.

En effet, Audenarde était en fête cette après-midi. Le grand prix annuel du tir à l'arquebuse se disputait ce jour là, et le gagnant était proclamé roi de la confrérie. Et ce n'était pas là une petite solennité. De ce temps là, il existait, dans toutes les villes et dans tous les villages, des sociétés et des confréries de toute nature. Sans conteste, celles d'entre elles qui avaient pour but la vulgarisation de l'usage d'une arme en étaient les plus importantes.

Comme aujourd'hui encore, il y avait des « gildes » de tireurs à l'arc et de tireurs au berceau. Mais, plus que les arbalétriers et que les archers, les arquebusiers, qui maniaient l'arquebuse, pouvaient se vanter de jouir partout d'une grande considération. A cause de cela, les gros bourgeois et même les nobles en faisaient partie.

Et en effet, ce renom n'a rien d'inexplicable : il ne s'agissait non seulement de se créer un passe-temps agréable, mais l'habileté des arquebusiers était de la plus haute importance en temps de guerre, car alors



C'EST QUE JE N'AI PAS D'ARQUEBUSE. (page 118)

l'arquebuse était la seule arme à feu connue ; le fusil et même le mousquet (1) ne furent employés que plus tard.

C'est pour cette raison que la protection des princes s'étendait sur les confréries d'arquebusiers ; il n'était pas rare de voir des présents royaux figurer parmi les prix. Les arquebusiers avaient régulièrement une séance de tir par semaine. Mais, une fois l'an, se tenait une séance de tir solennelle ; c'était un grand concours auquel pouvaient participer tous les arquebusiers du pays.

En dehors du prix, le vainqueur se voyait décerner une autre distinction.

(1) Le *mousquet*, arme à feu employée avant le fusil, ne fut en usage qu'à partir de l'année 1527.

tion qui ne le rendait pas peu fier : on le proclamait notamment *roi*, des arquebusiers. Cette royauté éphémère durait une année. Mais, si le vainqueur savait conserver son titre pendant trois années consécutives — ce qui était considéré, à juste titre d'ailleurs, comme exceptionnel — l'habile tireur se voyait décerner le titre d'*empereur*.

Les vieillards seuls se souvenaient avoir assisté à la proclamation d'un empereur des arquebusiers. Et pourtant, cette année là, il y avait possibilité — on prévoyait même la chose — qu'un arquebusier acquerrât le titre d'empereur.

En effet, un jeune homme d'Audenarde, messire Jean Duvivier, avait été proclamé *roi* deux années consécutives.

Comment se comporterait-il aujourd'hui ? C'est là la question que chacun se posait ; mais les arquebusiers d'Audenarde semblaient ne nourrir aucun doute à ce sujet.

— Messire Duvivier sera proclamé *empereur* ! déclaraient-ils à tous ceux qui voulaient bien l'entendre.

Il y a huit jours, les arquebusiers de la ville se sont réunis et le jeune homme a prouvé de nouveau qu'il était le tireur le plus adroit de la confrérie : personne n'a su l'égal.

Entretemps, une foule de plus en plus compacte se dirige vers l'*Arbalète couronnée*.

C'est la plus grande auberge située le long de la grand'route. Devant la porte s'élèvent de splendides tilleuls, qui étendent leurs vertes frondaisons au-dessus de tables et de bancs de bois. Une multitude de curieux est déjà réunie à l'ombre des beaux arbres, et rit, boit et s'agite. Dans la salle commune également, fraîche et spacieuse, de nombreux membres de la confrérie se pressent devant le comptoir monumental.

L'aubergiste et sa femme ne font que remplir les verres et pourraient bien utiliser sept mains à cet office. Une demi-douzaine de jeunes filles, en cornette blanche et en robe rouge ou bleue tâchent de se frayer un chemin, un grand plateau d'étain, chargé de pots et de verres, à la main. Car elles ont encore d'autres clients à servir. Les gros bourgeois et les gentilshommes se trouvent dans le jardin. Là, sous le frais feuillage, se pressent hommes et femmes aux chatoyants atours.

Les branches sont couvertes d'oriflammes et de petits drapeaux, tandis que de chaînes, composées d'anneaux de papier de couleurs diverses

réunissent les troncs. Quelques-uns des principaux et des plus influents bourgeois d'Audenarde sont réunis en un petit groupe et regardent avec un sourire bienveillant, la joie communicative des jeunes gens.

— L'on ne dirait vraiment pas que nous sommes menacés d'une guerre terrible, dit un homme d'une soixantaine d'années, à l'air aimable mais pensif.

— En sommes-nous déjà là, maître Desfeuilles ? interrogea quelqu'un du groupe.

— Oui. François premier ne sait se maîtriser plus longtemps. Il brûle d'entrer en lice.

— Parce qu'il est jaloux des succès de notre jeune Empereur !

— C'est là la véritable raison.

— Mais nous n'en sommes pourtant pas encore à une déclaration de guerre.

— Non, mais elle est imminente, Je viens d'apprendre à l'instant que Charles-Quint a convoqué pour le 15, à Gand, les Etats généraux de toutes les provinces, pour voter de nouveaux impôts et pour prendre des mesures en vue de la guerre. Les hostilités commenceront à Tournai.

Il ne sera pas aisée de prendre la ville, maître Desfeuilles. Elle est puissamment fortifiée, et la citadelle est forte. (1)

— Et la garnison ne l'est pas moins, ajouta un troisième personnage.

— Deux choses qui font de cette cité une voisine dangereuse pour notre pays, poursuivit le vieillard que nous avons entendu nommer maître Desfeuilles.

— Et notre bonne ville d'Audenarde, étant rapprochée de la frontière souffrira la première des hostilités.

Maître Desfeuilles raconta alors comment François premier se préparait, sous-main, à la guerre, et ce depuis tout un temps déjà.

— Mais entretemps, ajouta-t-il, notre vaillant Empereur Charles-Quint, qui n'est pas aveugle, n'est pas resté inactif. Ce n'est qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années, mais je crois qu'il ne se laissera pas faire facilement et que notre pays peut se fier à son courage et à sa prévoyance.

D'autres bourgeois se mêlèrent à la discussion. L'un d'entre eux prétendit que l'Empereur était déjà venu plusieurs fois à Audenarde, vêtu

(1) Cette citadelle venait d'être édiflée de 1513 à 1518, quand Tournai appartenait aux Anglais.

en simple gentilhomme, pour inspecter de ses propres yeux le terrain de la guerre.

Mais le bourgeois, qui se prétendait bien informé, ne rencontra que peu d'auditeurs disposés à ajouter foi à ce qu'il disait. On n'aurait pu enlever à la majeure partie des habitants d'Audenarde l'idée qu'un prince aussi puissant que Charles-Quint puisse sortir sans être accompagné d'un groupe de courtisans magnifiquement vêtus et de gardes du corps.

C'était un fait que, malgré la joie et l'animation de la fête, beaucoup des citoyens âgés avaient l'air quelque peu soucieux et préoccupé. Comment finirait la guerre prochaine ? C'était un ennemi puissant qui allait s'attaquer au pays, un ennemi qui maintes fois déjà avait menacé sa liberté et regardé ses richesses d'un œil jaloux. Les soudards étrangers viendraient donc de nouveau, vers notre chère patrie, portant un petit balais au bout de leurs piques, montrant par là qu'ils voulaient faire table rase de tout ce qu'ils rencontreraient.

Certes, l'on pensait avec une fierté légitime à certaines journées glorieuses, où nos armées nationales étaient restées maîtresses du champ de bataille, et cette pensée inspirait du courage, mais hélas ! le souvenir de plus d'une défaite rendait l'esprit soucieux et faisait se pencher les têtes sur les poitrines.

Mais les jeunes gens, avec l'insouciance qui est l'apanage de la jeunesse, ne se préoccupaient pas à tel point des événements futurs. On allait faire la guerre, eh bien ! l'on se montrerait vaillant ! Et, brandissant leurs arquebuses, ils criaient qu'ils savaient s'en servir. L'étranger pouvait venir : Une fois de plus il sentirait combien est vaillant un peuple qui défend sa liberté et ses richesses. Mais on n'en était pas encore là : on festoyait à l'heure présente et ils avaient bien autre chose à faire que de discuter les affaires d'Etat !

Voyez ! Voilà que s'approchent les bourgeoises et leurs filles, parées avec cette richesse et ce goût, avec ce luxe et cette élégance qui remplissent de dépit et d'envie le cœur d'une reine ! Les mères pouvaient marcher avec fierté à côté de leurs gentes fillettes ! Maint clin d'œil fut échangé et maint jeune homme put lire son bonheur futur dans le regard plein d'amour de deux yeux aussi purs et aussi sereins que l'azur du ciel. Voici que s'avancent également les magistrats et les échevins, vêtus de velours sombre, le manteau doublé de soie rouge et l'épée au côté. Eh !

et voilà *Riquet*, le bouffon ! Toute Audenarde le connaît : c'est le bouffon du peuple, le bouffon de la ville !

François premier a *Triboulet* comme fou de cour, Audenarde s'amuse aux facéties de *Riquet*. A peine a-t-il fait son apparition au jardin, où se presse déjà une foule compacte, qu'un seul cri s'élève : « Voila *Riquet* ! »

Quelle figure drôlatique ! Une tête énorme, plantée, sans que le cou soit visible, entre deux larges épaules ; une bosse devant et une bosse derrière ; de longs bras bien musclés et de petites jambes maigres. La tête surtout, parée d'un bonnet composé de plusieurs morceaux d'étoffe aux couleurs criardes, excite le rire chez les hommes et la peur chez les femmes et les enfants. Le front est bombé, les yeux petits, mais intelligents et rusés, brillant parfois d'un feu malicieux et même méchant ; le nez est aplati et relevé en trompette ; les lèvres sont épaisses et retroussées comme celles d'un nègre ; les mâchoires robustes s'avancent en saillie sous les yeux tandis que les oreilles ne sont pas couchées le long de la tête mais y sont plantées perpendiculairement, si bien que, de loin, on prendrait la tête pour un pot à deux anses.

Il portait un vieil habit de velours, usé jusqu'à la trame, qu'un ou autre gentilhomme lui avait sans doute abandonné.

— Eh ! *Riquet* ! Bonjour, *Riquet* le bouffon !

— Bonjour ! bourgeois d'Audenarde, bas peuple et hauts sires ! — Ne portez pas la main au chapeau, inutile de vous découvrir — pour *Riquet*, *Riquet* le bouffon — vous êtes tous mes frères et compagnons ! — Et vous, belles bourgeoises, parées de soie et de diamants — qui scintillez comme la queue du paon — et vous fillettes-douces et joliettes — fraîches comme roses — à peine écloses — aux joues de velours — au cœur plein d'amour — qui désirez mariage — avec homme riche ou sage — le doux mirage — vous êtes tous mes amis — mes frères et sœurs en folie — *Riquet* salue en vous sa famille réunie ! — Vous m'êtes apparentés, tous, filles et garçons — voilà pourquoi je vous aime et que vous aimez *Riquet* le bouffon !

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent quelques jeunes gens, tandis que les jeunes filles riaient des facéties de *Riquet*.

— Veux-tu devenir *Roi*, toi aussi, *Riquet* ?

— Non, mes amis, ce titre de roi — que vous ambitionnez tous, je crois — m'est peu de chose, ma foi! — ce que je préfère — c'est un bon verre de bière — qui rende la vie légère — et ce que j'aime encore mieux — c'est un flacon de vin vieux — et au surplus, mes amis et compagnons — avec vos défauts et vos sottises façons — vous m'amusez tellement — que si je n'étais sage extraordinairement — j'en perdrais l'entendement!

— Une chanson! une chanson! cria-t-on de tous côtés.

— Chanter et boire — sont choses excellentes, vous pouvez m'en croire — mais l'une ne saurait aller sans l'autre. — M'a-t-on compris, les bons apôtres?

Immédiatement l'on présenta à Riquet une cruche remplie de bière mousseuse; il y mit les lèvres et se mit à boire goûlument jusqu'à ce que la cruche fut vide. Il la plaça ensuite sur une table, comme si de rien n'était.

— Que dois-je vous chanter? cria-t-il alors. Des fils Aymon qui s'en furent promener? — Ou êtes-vous friands des mystères récents? — On préfère-vous, confrères en folie — une belle farce ou sottie (1)? Il vous en coûtera peu ou prou — ailleurs vous payerez beaucoup — de patards et de sous! —

— Chante, Riquet! lui répondit-on. Chante ce que tu veux, car bientôt il sera trois heures, et alors la séance va commencer.

Le bossu sauta sur une table et se mit à chanter une chanson satirique, où il était question d'amants trahis, d'époux trompés, de menagères accariâtres, mais cela avec de si transparentes allusions à des personnes présentes, que maint assistant voua le bouffon au diable.

Entretiens un jeune homme s'approchait de l'auberge en suivant la grand'route.

— Voilà Messire Duvivier! entendit-on dire de bouche en bouche. S'il est vainqueur cette fois-ci encore, il sera proclamé empereur des arquebusiers.

Messire Jean Duvivier était le héros de la fête. Agé d'environ vingt-cinq ans, fils du plus riche marchand d'Audenarde, et doué, au surplus, de toutes les qualités physiques et morales, il était en droit d'envisager l'avenir avec confiance. C'était pourtant un jeune homme au caractère

(1) Comédie.

grave, calme et même d'allures un peu réservées, mais au cœur bon et sincère.

Aujourd'hui pourtant, il marchait d'un pas allègre le long de la chaussée; le bonheur se lisait dans le regard de ses yeux bruns et ses joues, ordinairement pâles, se coloraient d'une légère teinte rosée. Il espérait bien que cette journée serait un triomphe pour lui. Il savait que les principaux bourgeois d'Audenarde étaient déjà réunis à l'*Arbalète couronnée* et que, bientôt, on acclamerait en lui le vainqueur de la séance de tir, qu'on le proclamerait *empereur*.

Il ne nourrissait pas la moindre doute à ce sujet, car le matin même il avait épouvé ses forces et, chaque fois, la balle avait atteint le but.

Toutes les belles femmes d'Audenarde, en leurs atours de fête, se presseraient autour de lui pour l'acclamer à qui mieux mieux. L'une d'elles serait désignée par le bailli pour lui mettre le ruban de soie au cou, tandis que le premier magistrat lui remettrait le prix, qui consistait, cette fois-ci, en une coupe d'or fin, artistement ciselée.

Mais ce n'était pas le titre d'*empereur* qu'il ambitionnait; ce n'étaient pas les acclamations de ses concitoyens, ce n'étaient même pas les félicitations des belles bourgeoises, et moins encore le bijou précieux qui lui rendaient sa prochaine victoire si chère. Non, si d'avance, son cœur était agité d'un tremblement fébrile, c'était parce qu'il savait que les doux yeux bleus de l'une d'entre elles assisteraient à sa victoire et parce qu'ils allaient pouvoir déposer tous ces honneurs aux pieds de celle qui lui était chère par dessus tout.

C'est à elle seule qu'il penserait au milieu de son triomphe, il n'aurait d'yeux que pour elle et la fille en serait certainement touchée. Elle partagerait son triomphe, ses petites mains battraient pour lui, ses lèvres chanteraient ses louanges, ses yeux scintilleraient de plaisir, s'humecteraient peut-être! Oh! cette idée remplissait son cœur d'allégresse et lui rendait la victoire si chère qu'il l'aurait volontiers payée de son sang.

Pensant à ces douces choses, messire Duvivier s'était peu à peu approché de l'*Arbalète couronnée*. L'accueil qui l'attendait là lui fit déjà goûter les prémices de sa victoire prochaine. A peine l'eut-on aperçu, qu'un long cri s'éleva:

— Vive Messire Duvivier! Vive le roi des arquebusiers!

D'autres devançaient déjà l'heure de la victoire et criaient à pleins poumons :

— Vive l'empereur de la confrérie !

Jean salua gracieusement et se dirigea vers le coin où se trouvaient réunis le bailli et les principaux bourgeois. Tous s'étaient déjà levés pour le recevoir et les yeux de mainte belle demoiselle étaient fixés en ce moment sur le jeune homme.

Le bailli exprima le vœu de lui voir gagner la joute ; il déclarait ne pas en douter et il trouva l'occasion d'ajouter qu'on n'avait plus proclamé d'Empereur de la confrérie depuis la prise de Constantinople, — soit depuis 68 ans.

Riquet le bouffon vint lui aussi, en clopinant, dire au jeune homme :

— Ah ! permettez-moi de rire ! — C'est pur plaisir ! — Voilà donc l'Empereur de la journée ! — Soyez le bienvenu, Messire Duvivier — qui espérez ravir le laurier ! — pour jouir une pleine année — de votre dignité ! — J'en ferai ma crevaille à force de rire ! — On vous donne le titre de sire ! — Et cela fait votre bonheur ! — J'en mourrai sur l'heure ! — Mais, Messire, attention ! — c'est Riquet qui vous le dit, le bouffon — ne manquez pas la cible — tout est possible ! — Une seule balle manquée — adieu l'impériale dignité ! — Voilà bien la vie — l'on vous envie — et de moi l'on sourit ! — Mais qui rira le dernier — sans crainte d'être berné — Riquet le bouffon — en aura l'occasion !

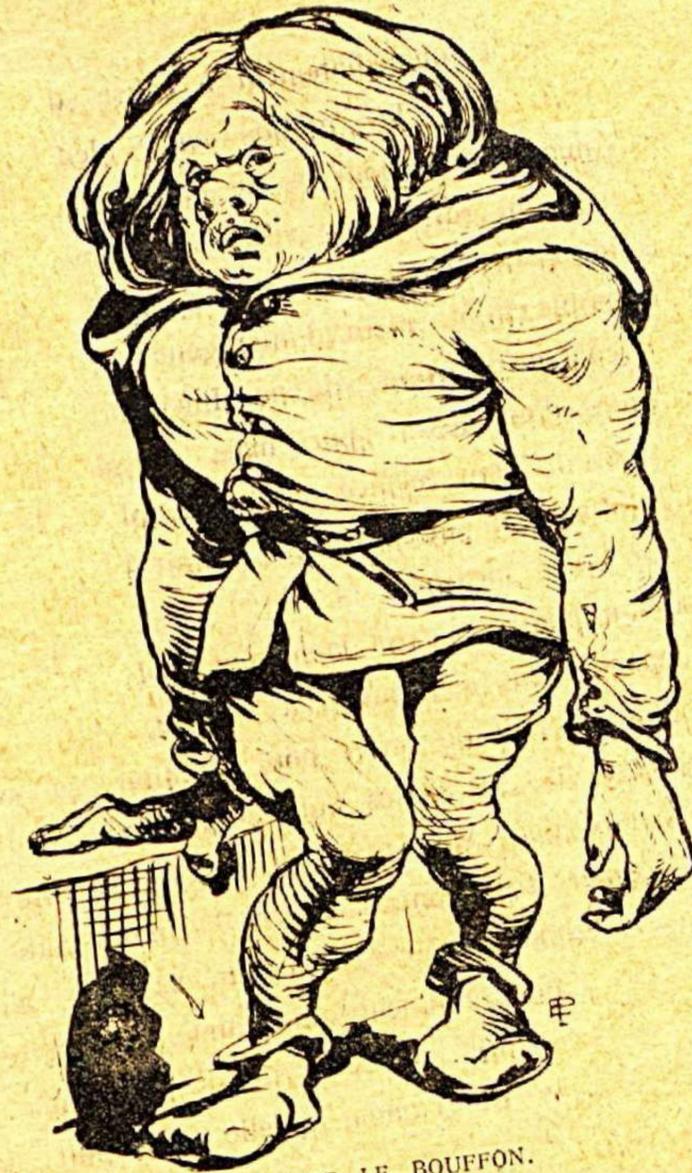
Le jeune sourit, mais les plaisanteries de ce monstre l'avaient impressionné désagréablement. Il craignait qu'elles ne lui portent malheur.

— Allons, Messire Duvivier, reprit l'impitoyable bouffon, allons, sans vous gêner — touchez donc ma bosse, cela porte bonheur — mais si tout à l'heure — Fortune ne vous est pas favorable — ne soyez pas déraisonnable — et ne m'en rendez pas responsable — n'allez pas, dans un accès de fureur condamnable — casser votre bâton — sur le dos du bouffon ! Hi, hi ! Riquet sait bien que la vie — n'est qu'une comédie !

Longtemps le bouffon eut continué des drôlatiques litanies, mais un murmure d'admiration courut de groupe en groupe parmi les hommes, tandis que les femmes tendaient la tête d'un air curieux. L'on fit place, en murmurant :

— Voilà la belle damoiselle Jeanne !

La jeune fille en question, quelle que fut sa modestie, remarqua involontairement l'hommage que tous les yeux rendaient à sa beauté. Elle en



RIQUET LE BOUFFON.

rougit davantage, ce qui la rendit encore plus séduisante. Elle n'était pourtant pas timide au point d'en devenir gauche et de river les yeux au sol. Elle ne perdit point contenance, comme font certaines belles filles en pareilles occasions, ce qui les rend ridicules.

Non, assurée et radieuse, elle salua à la ronde, continuant d'avancer aux côtés d'une vieille femme, qui disparaissait presque tout entière sous les plis d'une faille de soie noire.

Jeanne Van der Gheenst était la plus belle fille d'Audenarde. Elle descendait d'une famille noble, que le lecteur apprendra à connaître plus loin, mais qui touchait à la ruine.

Jeanne Van der Gheenst, dont le nom figure dans les chroniques de notre pays, était alors, — en 1521 — une jeune fille d'environ dix-neuf ans, à la taille élancée, et dans la pleine maturité de sa beauté. Quoique sa mise était plus simple que celle de la plupart des jeunes filles d'origine

noble, on la remarquait immédiatement à cause de sa radieuse beauté. Son visage était splendide. De grands yeux bleus, pleins de sentiment, pleins de gravité, mais non dépourvus de gaieté, étincelaient sous ses longs cils ombrés et reflétaient sur tout le visage une âme tendre et aimante.

Les sourcils formaient deux arcs d'une pureté idéale, au-dessus desquels reposait le noble front, plein d'intelligence, et blanc comme les lis ; ces joues, de la couleur des roses ; le nez finement modelé ; les lèvres purpurines ; le menton, d'un dessin pur mais qui ne manquait pas d'une certaine décision, et le cou, élancé, doux et blanc comme le duvet du cygne, tout cela formait un ensemble qui aurait fait s'agenouiller un poète comme devant son idéal incarné.

Jeannette était son nom, mais on la nommait plus fréquemment Jeannette et quand, le dimanche, elle se trouvait à l'église, durant la grand messe, maint jeune homme oubliait de prier pour admirer sa svelte et souple taille et la magnificence de ses belles boucles dorées.

Maint cœur battait pour elle, mais qui aurait osé être assez téméraire pour tâcher de gagner ses bonnes grâces ? Une beauté exceptionnelle n'intimide-t-elle pas le jeune homme ? A l'amour se mêle alors une sensation d'impossible, pareil au sentiment qui anime le pauvre berger amoureux d'une reine. Même les fils des plus riches bourgeois n'avaient pas osé faire part à Jeannette de l'amour qu'elle avait fait naître en leur cœur.

Et pourtant il y en avait un parmi eux qui la chérissait avec plus de fougue que les autres et qui ne vivait que pour elle.

Il avait bien manifesté ses sentiments, mais jamais il n'avait osé lui avouer franchement son amour. Aussi, la venue de la jeune fille n'avait ému personne autant que Messire Duvivier, le héros de la fête, qui ne convoitait le prix que pour elle.

Mais un garçonnet de quatorze ans, habillé en page, met une trompette à la bouche et entonne un joyeux fanfare, qui marque le début du concours. Les arquebusiers accourent de toutes parts. Le bailli s'est déjà levé. Il déclare solennellement l'ouverture du grand concours de tir annuel.

Il ouvre ensuite un magnifique écrin de cuir précieux, dont il ôte la coupe d'or, artistement ciselée ; ce sera l'apanage du vainqueur. A côté de la coupe est déposé un large ruban de soie auquel est suspendue une médaille de bronze, que porte d'un côté les armes de la cité d'Audenarde,

et de l'autre côté ces mots : « La ville d'Audenarde au vainqueur du grand concours de tir, juillet 1521. »

Le bailli prend le ruban et, faisant quelques pas dans la direction de la demoiselle Jeanne Van der Gheenst, il lui adresse ces paroles :

— Demoiselle, nous sommes persuadés que le futur vainqueur du concours ne saurait recevoir ce ruban de mains plus douces que les vôtres. Daignez avoir la bonté de pendre cette médaille au cou du futur Roi... ce sera même probablement un *Empereur* ! ajoute-t-il en riant.

Jeannette s'inclina et remercia le bailli, tandis que ses belles joues devenaient un peu plus rosées. Messire Duvivier qui se trouvait à proximité rougit en entendant les paroles du magistrat. Cela serait peut-être passé inaperçu, mais Riquet le bouffon saisit l'occasion pour lancer de nouveaux sarcasmes.

— Je n'ai pourtant pas la berlue ? — s'écria-t-il. Grands Dieux, comme Messire Duvivier est ému ! — Deviez vous, jeune homme, si bien grandir — pour maintenant, si fort rougir. — Et voyez les joues de demoiselle Jeanne ! — On les dirait de flamme ! Oh mes amants — ils sont trop verts les raisins ! — les oiseaux qui chantent si matin — de viennent par malheur — la proie de l'oiseleur ! —

— Tais-toi, baudet ! lança le bailli furieux au malencontreux bouffon.

Mais celui-ci, incorrigible, poursuivit :

— Le bouffon Riquet — est devenu baudet. — Vous l'ordonnez, je suis muet. — Quoiqu'un baudet puisse braire. — Mais qu'allez-vous donc faire ? — Tous les yeux me menacent — comme ceux de faucons voraces. — C'est bien ! c'est bien ! je suis muet comme un poisson — de peur qu'on me donne des coups de bâton — surtout Messire Duvivier — dont les yeux voudraient bien me tuer ! —

Et, sifflant entre les dents, les mains dans les poches, le bossu alla chercher plus loin quelqu'un à accabler de sarcasmes. On comprend aisément combien ses paroles avaient affecté douloureusement le jeune homme. Son amour était doux et timide ; il était caché au plus profond de son cœur ; il le dérobaient comme le plus cher de ses trésors. Et ce vaurien brutal jetait ce secret si longtemps caressé en pâture aux instincts de raillerie de la foule ! Ce monstre venait, de ses mains brutales, déchirer la trame légère de ses doux rêves !

Et cela en présence de l'aimée ! Elle devait en souffrir également, car

tous les yeux s'étaient fixés, d'un air amical mais curieux, sur sa rougeur inaccoutumée. Ce fut certes un moment désagréable pour la demoiselle, car son amour n'était pas de ceux qui bravent tout et qui sont fiers de resplendir au grand jour. Ou mieux : aimait-elle réellement ? Non, car amour, c'est souffrance et la jeune fille n'avait pas encore senti les atteintes du doux mal.

Le jeune homme s'en aperçut bien, et il craignait de s'être exposé au courroux de la belle ; elle lui en voudrait, peut-être, d'être la cause indirecte mais involontaire de l'indiscrete curiosité qui pesait sur elle.

Et en effet, demoiselle Van der Gheenst eut préféré ne pas assister à la fête, à moins que Jean n'eut été absent... Le jeune homme était devenu de méchante humeur et son front s'était assombri. Ce jour, qu'il avait rêvé être un jour de gloire et de triomphe pour lui, s'annonçait, au contraire, comme plein de déboires et d'humiliations. Mais voici que le signal est donné... le concours va commencer.

Chaque arquebusier, en attendant son tour, juge les coups de ses concurrents. Pour chacun d'eux l'on fixait à la cible un papier spécial, qui portait au centre un petit cercle noir. Chaque arquebusier tirait cinq fois ; celui qui manquait deux fois le centre de la cible était écarté.

Quand le tour de Messire Duvivier arriva, celui-ci avait reconquis tout son calme et tout son sang-froid. Cinq fois de suite il atteignit le centre de la cible. Tout le monde l'acclama. Mais ce n'était pas encore la victoire définitive, à beaucoup près.

Pas moins de dix arquebusiers avaient réussi à atteindre le but cinq fois de suite. Ces dix habiles tireurs se remirent à tirer ; cette fois ils devaient employer dix balles. Trois d'entre-eux réussirent la totalité des coups. Messire Duvivier était du nombre. C'est entre ces dix arquebusiers que la lutte allait se poursuivre.

Sur un total de quinze balles deux membres de la confrérie comptaient treize buts, mais chaque balle de Messire Jean trouva le centre. Il était vainqueur ! De multiples acclamations s'élevèrent du peuple et l'ovation ne sembla pas devoir prendre fin.

— Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! criait-on de tous côtés.

Un chevalier qui suivait la grand' route dans la direction de Renaix entendit ces joyeuses rumeurs. Il s'arrêta à l'auberge de l'Arbalète Couronnée et appela l'hôte, auquel il commanda un verre de bière sans quitter la selle.

— Que se passe-t-il donc ici, patron ? demanda-t-il.

— C'est la grande séance de tir annuelle, Monsieur.

— Ah ! le concours des arquebusiers !

A cet instant les cris redoublèrent :

— Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !

Le jeune homme leva la tête d'un air surpris et murmura :

— Que signifient ces cris ?

L'aubergiste lui apporta le verre de bière demandé.

— Est-ce qu'on fête également sa Majesté l'Empereur ? demanda le jeune cavalier.

— L'Empereur, oui ! répondit l'hôte en riant, mais non pas sa Majesté !

— Que voulez-vous dire ?

— Les arquebusiers ont un Empereur cette année.

— Ah !

— C'est à dire que Messire Duvivier, qui a remporté le titre de roi deux années consécutives, va être proclamé Empereur.

— Ah, ah ! Je suis curieux de voir ce collègue.

— Etes-vous aussi arquebusier, Messire ?

— Oui, et j'ai été Empereur et Roi, poursuivit le jeune étranger.

— Voilà un vantard orgueilleux, se dit l'aubergiste. Ce blanc-bee veut m'en faire accroire.

— Menez mon cheval à l'écurie et donnez lui un bon picotin d'avoine, commanda le jeune homme.

Il sauta à terre et se dirigea vers le jardin. Quelle joyeuse animation y régnait ! Les verres et les coupes s'élevaient en l'honneur du glorieux vainqueur, l'Empereur de la confrérie. Riquet le bouffon avait escaladé une palisade et, de là, une grande cruche de bière à la main, il assistait au spectacle. Le bailli se leva et secoua une sonnette qui se trouvait devant lui sur la table. Petit à petit le silence se fit. Le bailli parla :

— En ma qualité de bailli d'Audenarde je vais proclamer Messire Duvivier vainqueur et empereur de la confrérie. Pourtant, avant de prononcer la clôture du concours, je dois demander si personne ne lui conteste plus le prix.

Ce n'était là qu'une simple formalité. On demandait cela chaque année, mais personne n'avait jamais répondu. Mais cette fois une voix sonore et

bien timbrée se fit entendre et lança ce seul mot, qui fit tourner toutes les têtes :

— Moi !

Tout le monde regarda celui qui venait de parler pour savoir s'il railait ou s'il parlait sérieusement. On découvrit un jeune homme qu'aucun des assistants n'avait encore remarqué. Il ne devait pas être là depuis bien longtemps. Il était blond, de maintien assuré, quoique robuste, et les femmes ne pouvaient en détourner les yeux.

— Parlez vous sérieusement ? demanda le bailli.

Le jeune homme, sans rien perdre de son assurance, s'avança de quelques pas, et sans donner de réponse à la question du bailli, dit :

— C'est que je n'ai pas d'arquebuse !

— Oh ! cela n'est rien, Messire ! Il n'en manque point ici, répliqua le bailli. Le prix est double, reprit-il. D'abord, cette coupe en or fin.

— Elle est ciselée artistement, dit tranquillement le jeune homme sans paraître y ajouter plus d'importance. Et ensuite ?

— Et si vous êtes reconnu vainqueur, poursuivit le bailli, cette demoiselle vous pendra au cou une médaille, don de la ville d'Audenarde.

L'étranger leva les yeux vers Jeanne Van der Gheenst, et ne les détourna qu'après quelques instants. Il alla vers elle, et très courtoisement lui baisa la main, en s'inclinant, et dit alors :

— Noble demoiselle, on voudrait être vainqueur uniquement pour recevoir ce ruban de vos mains.

Riquet le bouffon, en voyant tout ce qui se passait, avait quitté son poste d'observation et s'approchait en boitant :

— Hi ! hi ! cria-t-il. De mieux en mieux. — Le cas devient curieux. — L'étranger non plus ne s'occupe du métal précieux. — Mais ce sont les beaux yeux — de la belle demoiselle Jeanne — qui l'enflamment. — Messire Duvivier, cela tombe mal — d'avoir un rival ! — Amis, accourez en foule ! — Deux coqs qui se battent pour une poule !

Le nouveau concurrent et Jean se serrèrent la main. Il semblait pourtant que le nouveau venu y mettait plus d'empressement et de cordialité. Jean avait l'air grave, presque mécontent. Oh ! il ne s'agissait pas du prix ! Mais, par sa hardisse, l'étranger avait déjà obtenu plus de Jeanne que lui même ; il lui avait baisé la main, et, non seulement elle avait souffert cela, mais elle avait même semblé prendre plaisir à l'hommage que

lui rendait ce jeune homme si courtois. Jeanne n'en détournait pas les yeux. Elle devait le trouver beau, noble, fier et courtois, car, en réalité, il était tout cela.

— On dirait un prince ! se disait-on dans les groupes.

— Je crois que c'est un vantard, répliquait un autre. Il prétend avoir déjà été *Roi* et *Empereur*.

— A qui l'a-t-il dit ?

— A l'aubergiste.

— D'ici ?

— Oui, de l'*Arbalète Couronnée*. Le patron vient de me l'affirmer, lui-même.

— Nous verrons bientôt s'il est habile tireur.

— Qui êtes-vous, demanda le bailli sans plus de façons.

— Est-il nécessaire que vous sachiez cela ? dit l'étranger.

— Evidemment.

— Je suis à votre disposition.

— Où êtes-vous né ? demanda le bailli.

— A Gand.

— Quel est votre nom ?

— Charles.

— C'est là votre prénom ?

— En effet.

— Mais votre nom de famille ?

— Je n'en ai point.

On chuchota.

— Il n'est pas fier ! dirent certains des assistants.

— Ce sera un enfant trouvé, supposèrent d'autres.

— Non, ce sera le bâtard d'un prince ou d'un gentilhomme. Ou le voit à sa mine.

— Etes-vous noble ? Avez-vous un blason ? demanda le bailli.

— Je porte le blason de sa Majesté l'empereur, répondit-il, en montrant son épée où se trouvaient en effet les armes de Charles-Quint : l'aigle impériale à deux têtes et l'écusson, surmonté de la couronne et entouré du collier de la Toison d'or, avec la devise : *PLVS OVLTRE*.

— Ah ! vous êtes au service de Sa Majesté, Messire ! reprit le bailli

d'un ton poli. Voici ma propre arquebuse. Je vous assure qu'elle porte bien.

— Vous me permettrez de m'en assurer, dit le jeune homme.

Il regarda autour de lui et aperçut un rosier sauvage qui enlaçait un arbre. Au sommet, une petite rose se balançait au vent sur sa mince tige.

— Puis-je vous offrir cette fleurette, noble demoiselle ? dit l'étranger en s'adressant à Jeanne Van der Gheenst.

Elle sourit et acquiesça de la tête. Le jeune homme avait déjà épaulé l'arquebuse et ...paf ! la rose tomba.

— Bravo ! s'écrièrent les arquebusiers qui, jusqu'ici, étaient dans l'incertitude s'ils avaient affaire à un vantard ou à un maître tireur.

La deuxième supposition était la bonne.

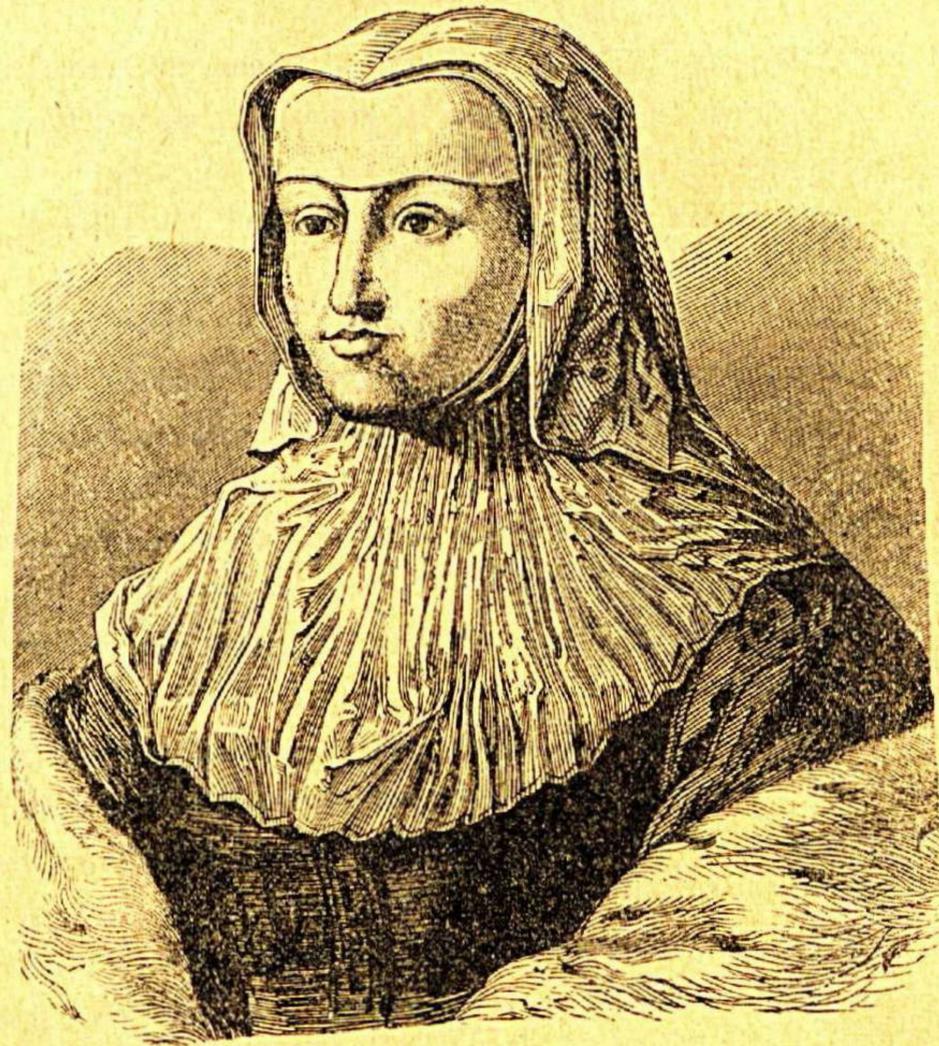
— Où est la rose, fit tranquillement le jeune homme, sans se soucier de son entourage et des œillades que lui lançaient les jeunes filles, maintenant plus que jamais.

On se passa la fleur de main en main et l'adroit tireur inconnu l'offrit à demoiselle Jeanne qui la mit à son corsage, ce qui provoqua les applaudissements de tous les assistants. Le pauvre messire Jean, que l'on acclamait tout à l'heure, lui, le héros de la fête, était complètement oublié maintenant. Le peuple est ainsi fait : il est capricieux en tout, il brûle aujourd'hui ce qu'il adorait hier. Celui qui tâche de s'élever par sa popularité bâtit sur le sable. Devons-nous dire que cela nous indispose ? Hélas, Jeannette non plus ne se souciait plus du pauvre Jean Duvivier, qui n'était si heureux de sa victoire que parce qu'il allait recevoir le ruban de ses mains si chères !

L'âme de la femme est aussi inconstante que celle des foules : capricieuse, changeante et inconstante ! Mais Jeannette mérite-t-elle bien ce reproche ? Avait-elle dit à Jean qu'elle l'aimait ? L'avait-elle aimé ? Non ! Elle s'était bornée à ne pas repousser ses hommages.

Messire Duvivier était dans un état pitoyable. Il avait vu s'effondrer rapidement le fragile édifice de son bonheur. Il s'efforçait vainement de maîtriser les sentiments qui l'agitaient. Ses yeux pleins de tristesse le trahissaient. On y devinait des larmes refoulées qui menaçaient de se faire jour à tout instant.

Les arquebusiers supposaient qu'il craignait de voir lui échapper la dignité impériale, mais ceux qui le connaissaient mieux, et surtout les jeunes filles, qui sont subtiles en affaires d'amour savaient bien que les



JEANNE LA FOLLE, MÈRE DE CHARLES-QUINT.

beaux yeux de Jeannette l'avaient plus fasciné que la coupe d'or, et qu'il voyait maintenant le regard de ces beaux yeux fixés sur un autre jeune homme.

Oui, son pressentiment se réaliserait. Cette journée serait néfaste pour lui.

Le bailli conduisit personnellement les deux champions au tir. L'intérêt de la foule était surexcité à ce point que tout le monde grimpa sur les tables et sur les chaises pour mieux voir ce qui allait se passer.

Riquet le bouffon avait escaladé un poirier et était juché sur une maîtresse branche. Le visage du bossu, pareil à la tête d'un satyre, grimait parmi le feuillage, comme le génie personnifié de la ruse, de la méchanceté et du sarcasme. On trouve de pareilles figures sculptées dans la pierre ou dans le bois dans de vieilles cathédrales. Etant enfant, j'en savais une pareille parmi les sculptures de la chaire et elle m'apparaissait souvent dans mes cauchemars.

— A vous l'honneur d'entamer la lutte, Monsieur, dit le bailli. Messire Duvivier a touché la cible quinze fois, il faut donc, pour être à armes égales, que vous fassiez de même.

— Ce n'est que juste, répondit le jeune homme. Il épaula... pan !

— Touché !

Un nouveau coup... touché... un troisième... touché ! Le marqueur compta onze coups... touché !... douze... touché ! treize... touché !... quatorze... touché !

Un seul coup encore et messire Duvivier n'était plus empereur. — Quinze... touché !

Des applaudissements frénétiques, des acclamations enthousiastes retentirent. Le jeune homme semblait heureux de sa victoire. Il était éclairé par le soleil et ses boucles lui formaient une auréole. Ses clairs yeux bleus scintillaient et lui attiraient toutes les sympathies. Après sa victoire, son premier regard avait été pour Jeanne et celle-ci l'avait applaudi avec plus d'enthousiasme qu'aucun des autres assistants.

Elle n'était plus timide, maintenant. Elle était heureuse et fière d'être préférée publiquement à toutes ses compagnes. Et pourtant Jeanne ne connaissait pas le jeune étranger ; elle ignorait son passé, son nom, sa famille ! Avait-il même un nom ? Elle ne se préoccupait point de cela. Elle se sentait attirée vers lui. Les trouvères et les chevaliers errants dont elle rêvait dans sa jeunesse lui étaient pareils. Il savait manier l'épée, la lance, l'arquebuse, mais, elle en était persuadée, il savait aussi se servir de la lyre.

Le bailli avait pris entretemps un air de dignité qui reflétait l'importance qu'il attachait en ce moment à l'exercice de ses fonctions. En effet, c'était à lui à désigner les conditions qui régleraient la lutte. La distance fut doublée. Les deux champions devaient tirer chacun trois fois.

Ce fut au tour de Messire Jean de commencer. Les yeux pleins de mélancolie, il saisit son arquebuse ; un instant, il avait eu l'intention de mal tirer à dessein ; alors, au moins, il aurait pu rentrer chez lui et il n'aurait plus dû se laisser torturer en public. Mais n'était-ce pas faire le jeu de son adversaire ? Lui abandonner complètement le terrain ?

Il ne le pouvait pas. Il lutterait ; la victoire sur un tel adversaire n'en aurait que plus d'éclat. Les sentiments du peuple tourneraient de nouveau... peut-être même le cœur de Jeanne. Non ! cela, il ne l'espérait

pas, mais pourtant il s'accrochait désespérément à cette idée comme un naufragé à la dernière planche de salut.

— Du courage, Messire ! lui crièrent les arquebusiers d'Audenarde qui, seuls, étaient restés fidèles à leurs premiers sentiments.

Le jeune homme était pâle, mais semblait très calme. La voix perçante de Riquet le bouffon lui retentit aux oreilles :

— Eh ! Messire ! attention ! — ne soyez pas poltron — un bon coup peut tout sauver — et ramener la brebis égarée — cette belle adorée ! — qui se laisse fasciner — par les beaux yeux de l'étranger !

— Ce bossu est le diable en personne, se dit Jeanne, — et elle était sincère, — il lit mes sentiments les plus cachés.

— Riquet le bouffon, murmura le peuple, n'est pas aussi fou qu'il veut bien le dire. Il se peut qu'il provienne d'un animal, mais ce n'est pas d'un âne, à coup sûr !

L'étranger se disait :

— Je voudrais que ce fou dise la vérité. C'est d'ailleurs assez vraisemblable.

Et Jean serra fébrilement son arquebuse, et il se sentait l'envie d'envoyer une balle dans la tête monstrueuse de ce nain malicieux.

— Commencez ! ordonna le bailli.

Jean épaula et... touché... touché... touché !

C'était au tour de l'étranger.

Jeanne se sentait frémir. Elle avait peur de lui voir perdre la partie.

Trois fois de suite la voix du marqueur retentit :

— Touché !

On n'avait jamais vu pareils champions.

N'était-il pas injuste de ne pas les unir dans la victoire ?

Ce sentiment se fit jour dans le cœur de tous les assistants, en un cri unanime :

— Deux rois !

— Oui, oui ! Deux rois !

Le bailli sourit et inclina la tête. Il se déclarait d'accord.

— Non, dit l'étranger, non pas deux rois, mais un empereur, qui sera mon habile rival, et un roi.

Tout le monde répéta en chœur :

— Vive l'empereur ! Vive le roi !

Quand l'enthousiasme se calma, le bailli, qui semblait de nouveau préoccupé, reprit :

— Il y a une difficulté, concitoyens !

— Le règlement peut être violé dans un cas aussi particulier !

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Alors, qu'est-ce ?

— Comment partager les prix ?

— Ah ! reprit le jeune homme inconnu, cela sera facile. L'empereur, mon rival, prendra la coupe d'or, et moi le ruban.

Mais ces paroles mirent une lueur de feu aux yeux de Messire Duvivier.

Ceux qui connaissaient son naturel doux et conciliant ne pouvaient s'expliquer son attitude.

Quelle mouche le piquait ?

— Non, je n'accepte pas cela. Que Monsieur prenne la coupe, je garde la médaille.

— Eh bien, Messire, reprit le jeune étranger, prenez la médaille, je ne garderai que le ruban.

— Non ! Je ne veux pas de cela.

Les sentiments des deux rivaux n'étaient plus secrets pour personne. Les deux arquebusiers n'ambitionnaient pas le prix précieux ; ce n'était pas la gloire qui les divisait, mais bien le cœur de la belle Jeanne. C'était comme si ce cœur formait l'enjeu de la partie. Pauvre Jean ! Ce prix, tu l'as perdu dès maintenant car, — ne le vois-tu pas ? — la belle n'a d'yeux que pour l'étranger. Riquet le bouffon fournit de nouveau le mot de la fin en s'écriant :

— Ce ne sont pas là des arquebusiers — mais des amants enfiévrés ! — Ce n'est point la coupe qui ferait leur bonheur — mais bien de demoiselle Jeanne le doux cœur !

— Ce bouffon a réellement de l'esprit, murmura l'inconnu. Je ne dois pas le perdre de vue. Il pourrait être utile ailleurs que dans une auberge. Tous les rois n'ont point de bouffon pareil.

— Messieurs, reprit le bailli, il ne vous reste qu'à continuer la lutte. Mais de quelle manière ?

L'étranger s'approcha de Messire Duvivier.

— Voulez-vous m'imiter ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas de préférence, Messire, au sujet de la façon de continuer la lutte.

— Bien, voila une porte blanche, très large ; chaque balle y fera un point noir ; nous y dessinerons chacun une figure régulière avec une cinquantaine de balles. Acceptez-vous ?

— Oui, dit Jean..

— Mais qu'en dira l'aubergiste ? demanda le bailli. Vous lui abîmerez sa porte.

— Voici, Monsieur le bailli, quelques carolus d'or qui l'indemnisent largement du dommage.

Ce disant, l'étranger sortit quelques pièces d'or de sa ceinture et les donna négligemment au bailli, à la grande admiration et à l'ébahissement des parcimonieux bourgeois.

On murmurait plus que jamais que ce devait être un prince !

On s'écarta de la porte d'écurie.

— Veuillez commencer, Monsieur, dit l'étranger à messire Jean.

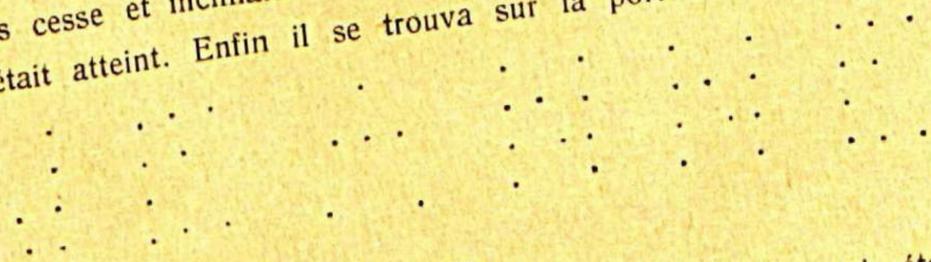
— A vous l'honneur, répliqua celui-ci. Au surplus, je comprendrai d'autant mieux ce que vous voulez dire.

— Bien, fit le jeune homme.

Il se pencha vers le bailli et lui murmura quelques mots à l'oreille. Le magistrat sourit et répondit quelque chose.

— Je suis prêt, dit-il, que l'on nous apporte chacun une cinquantaine de balles.

Immédiatement le jeune homme se mit à tirer sur la porte. Quelques arquebusiers chargeaient continuellement trois arquebuses qu'ils passaient au fur et à mesure à l'étranger. Celui-ci les déchargeait avec une rapidité étonnante. Les points noirs parsemaient la partie supérieure de la porte mais personne ne savait ce que cette figure devait représenter. Le bailli souriait sans cesse et inclinait la tête à chaque coup, voulant dire par là que le but était atteint. Enfin il se trouva sur la porte :



— J'ai fini, dit le jeune homme.

Les assistants considéraient les petits points noirs d'un air étonné. Que

devait signifier cela ? Il leur semblait bien qu'il y avait là quelque symétrie mais pourtant ils ne savaient que croire. Le jeune inconnu riait d'un air satisfait. Il demanda un morceau de fusain, réunit les points d'un gros trait et on put alors lire clairement :

# J E A N N E

Le nom de la plus belle fille d'Audenarde se trouvait écrit sur la porte. Les acclamations et les applaudissements s'élevèrent plus nourris que jamais ; on battait des mains, l'on criait, l'on jubilait sans fin.

La demoiselle Jeanne Van der Gheenst avait rougi de plaisir et d'un regard de ses yeux pleins de gratitude et d'amour elle remercia l'adroit tireur. Combien elle était fière de recevoir publiquement les hommages de l'étranger !

Mais Riquet le bouffon faisait le plus de tapage. Il hurlait de joie et marmonnait des phrases rimées qui se perdaient dans le tumulte. Il était heureux de voir la figure sombre et consternée du pauvre messire Jean.

Celui-ci considérait fixement le regard de sa bien aimée. C'était son tour de prouver son adresse, mais l'arquebuse tremblait dans ses mains. La défaite était certaine. Il tira, mais après le troisième coup déjà il dut s'avouer vaincu. Les balles, au lieu d'être disposées en ligne droite, formaient un triangle.

— J'ai perdu, dit-il, posant son arme sur le sol, d'un air parfaitement calme.

— Non, dit l'étranger, la coupe vous est acquise.

— Je refuse, monsieur, fut la réponse.

— Vous ai-je froissé ? demanda l'heureux vainqueur.

— Vous avez prouvé votre supériorité, Monsieur, fit posément messire Duvivier. Les prix sont à vous ; je n'y ai aucun droit.

— Pourtant, Monsieur...

— Non, ce serait une aumône, que je ne puis accepter. Je vous remercie néanmoins de votre gracieuseté et j'ai l'honneur de vous saluer.

Affectant une indifférence qu'il était loin de posséder, Jean salua son heureux rival, le bailli et les assistants. Il s'inclina profondément devant la demoiselle Jeanne Van der Gheenst. On ne pouvait lire ni ressentiment ni dépit en ses yeux, mais ses regards étaient tristes et pleins d'une douleur

contenue. Evitant ses amis, il s'éloigna de la foule assemblée. Il put quitter l'*Arbalète couronnée* sans être remarqué : il n'était plus le héros du jour. Il prit le chemin d'Audenarde, seul avec ses tristes pensées. Il avait tout perdu, ce jour là. Arrivé à la maison, il s'enferma dans sa chambre. Puis il se laissa tomber sur une chaise et, la tête entre les mains, il pleura longtemps et amèrement. Et, tout en pleurant et en sanglottant, il prononçait à haute voix le nom de Jeanne, de celle qu'il adorait à tout jamais, et dont l'image le faisait souffrir d'avantage en ce moment.

Il la voyait mettre, rouge de plaisir, le ruban au cou de l'étranger ; il la voyait, dans la splendeur de sa beauté, fixer les yeux pleins d'amour sur son rival. Et cette vision le faisait souffrir plus qu'aucune torture physique n'aurait pu le faire. Et ce n'était pas là — comme c'est souvent le cas pour les amants, — attirés par les chagrins d'amour comme certains caractères nerveux par l'abîme — un chagrin vain et illusoire qui l'oppressait. Non, son imagination ne lui montrait que la douloureuse réalité. En effet, on avait procédé entretemps au couronnement du roi.

Le bailli, après quelques paroles de félicitation, lui tendit la coupe d'or ; mais l'étranger ne le prit point, disant qu'elle pouvait être vendue au profit des pauvres de la ville. Cela ne suscita pas peu d'admiration. Qui était-ce donc qui refusait un présent de pareille valeur ?

Mais voici que la demoiselle Jeanne Van der Gheenst s'approche de lui. Elle avait subi une transformation complète. Les vieilles femmes la regardaient d'un air de désapprobation, en secouant dubitativement la tête.

Était-ce bien là la jeune fille timide et réservée qu'elles avaient connue jusque là ? Tout son cœur se trouvait dans ses magnifiques yeux bleus. La beauté même avait subi une transformation. Elle avait pris un caractère mondain et sensuel. Jusqu'ici elle eut été un modèle précieux pour les madones de Van Eyck ou de Memlinc. Maintenant, sa beauté s'affirmait d'avantage, mais elle avait pris un caractère païen, et la Renaissance, dont l'aube se levait, en eut fait une incomparable Vénus. C'était la vierge dont le cœur s'ouvrait à l'amour, dont les yeux brillaient d'un éclat humide et passionné. L'étranger s'inclina devant elle et reçut le ruban qu'elle lui mit au cou.

— Noble demoiselle, dit-il, ce n'est qu'à cette récompense que j'attachais de prix ; j'aurais risqué ma vie pour la mériter. Ce ruban me vaut

plus qu'une couronne royale. On ne saura me l'enlever qu'avec la vie et voilà pourquoi je le porterai ici.

Ce disant il détacha la médaille de bronze et mit le ruban au pommeau ciselé de sa longue rapière. La lame étincela au soleil, et le bout acéré semblait trouer l'espace, comme pour dire : Malheur à celui qui toucherait au ruban qui orne mon pommeau ! La jeune fille le comprit à l'attitude de l'inconnu. Elle lui lança un regard qui disait clairement :

— Je vous aime.

Cela était si évident que tout le monde le remarqua.

Les jeunes gens battaient des mains ; les hommes posés souriaient dans leur barbe et murmuraient :

— Oh l'amour ! le malicieux enfant ! Le cœur de la froide Jeannette est touché et elle ne songe pas même à le dissimuler.

Seule, la vieille femme, en faille de soie noire, qui accompagnait la jeune fille et qui était sa servante, n'avait rien remarqué. Elle ne faisait que sourire, contemplant sans la moindre arrière-pensée ce beau couple, que doraient les rayons du soleil couchant. Un peu après, comme le jeune homme avait remarqué que le soir allait tomber, il demanda son cheval. Il s'inclina profondément devant Jeannette en lui baisant longuement la main.

Les moustaches blondes lui carressaient si agréablement la petite main qu'elle s'y prêta volontiers et elle sentit son sang circuler plus vite.

— Au revoir !... A bientôt, noble demoiselle ! murmura-t-il doucement.

Les lèvres de la jeune fille s'agitaient, mais elle ne put proférer aucun son. Elle aurait voulu demander : Quand nous reverrons-nous ? mais la timidité virginale eut le pas sur l'amour naissant et elle se tut.

L'étranger sauta à cheval sans que le bailli eut pu obtenir de lui des renseignements plus précis au sujet de ses nom et qualités, malgré ses efforts réitérés.

Au milieu des acclamations nourries des arquebusiers et des autres assistants, et tandis que les femmes agitaient leurs mouchoirs, le jeune homme s'élança, au galop de son cheval, le long de la grand'route. Une dernière fois il ôta son chapeau de feutre, où frissonnait une longue plume blanche et il l'agita, en manière de salut. Bientôt il disparut dans les nuages de poussière blonde qui soulevaient les pieds du coursier. Au loin, on voyait encore le ruban flotter au pommeau de son épée. Il



JEANNE VAN DER GHEENST.

l'emportait vers des régions inconnues, en même temps que le doux cœur de la plus belle fille d'Audenarde.

Celle-ci suivit le gentil cavalier du regard le plus longtemps qu'elle put, et, quand il eut enfin disparu dans l'ombre de la forêt prochaine, elle se sentit si attristée et si craintive que deux larmes roulèrent sur ses belles joues fraîches. Reviendrait-il ? Elle aurait voulu le suivre n'importe où, vers n'importe quelle région éloignée, fût ce vers une misérable cabane.

Et quand elle revint à la réalité et vit cette multitude qui l'entourait, son âme s'assombrit encore d'avantage.

Tous ces gens lui étaient devenus étrangers et indifférents. Au loin les toits et les tours d'Audenarde rougoyaient au soleil couchant, mais cette ville, qu'elle chérissait jadis, n'avait plus d'attrait pour elle. Au milieu de toute cette animation, de tout ce tumulte, elle se sentit isolée, pour la première fois de sa vie.

Le retour se fit par petits groupes... Elle aussi s'en retourna avec la vieille servante, ne remarquant plus ce qui se passait autour d'elle. Son cœur et son âme accompagnaient le noble cavalier, là-bàs, vers les grands bois.

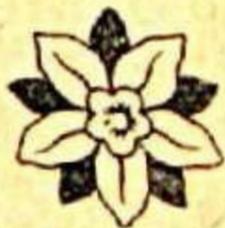
Riquet le bouffon, plus railleur et plus sarcastique que jamais, sautil-

lait de groupe en groupe pour montrer le *carolus* d'or qui l'étranger lui avait donné en partant. Il prétendait même qu'il lui avait dit :

— Je te ferai venir à la cour impériale, à Bruxelles.

Mais les gens se refusaient à croire cela, et supposaient que le bouffon leur racontait des farces, comme toujours. Et le soir, dans toute la ville, on s'entretint encore longuement du bel arquebusier inconnu, qui avait remporté le prix du grand concours de tir de si brillante façon.

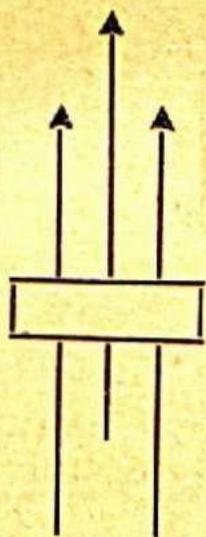
Jeannette passa une partie de la nuit à regarder les étoiles, en rêvant aux regards que lui avait lancés le jeune homme, et aux paroles qu'il lui avait dites. Les étoiles pouvaient scintiller gentiment au ciel, elles ne savaient donner du calme au cœur ému de la jeune fille. Était-ce là l'amour ? Oh ! en ce cas il torture bien cruellement ceux qui sont tombés en son pouvoir !



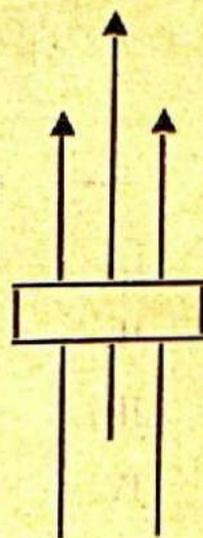
# Les Facéties de Charles-Quint



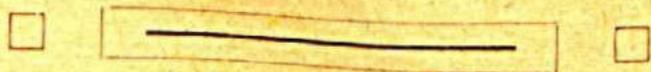
# LES FACÉTIES



de



# CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale  
Rue St-Willebrord, 57  
Anvers . . . . .

